

La clinique de l'hystérie masculine ¹

Charles Melman

(5) ... c'est que le signifiant est forcément, si je puis dire, un pouvoir, une maîtrise qui, par nature, est tempéré. Je veux dire que cette position de maîtrise ne vaut qu'à la condition d'être tempérée c'est-à-dire finalement de se faire accepter par celui auquel elle se propose. La position de maîtrise c'est que, pour qu'elle soit entendue, pour qu'elle soit obéie, il faut qu'elle obtienne le consentement implicite ou explicite, peu importe, de celui auquel elle s'adresse ; autrement dit, il faut qu'une certaine complicité s'établisse entre les deux parce que ce qui s'exerce à partir de cette position de maîtrise sait d'une certaine façon, que ce n'est pas une maîtrise absolue, que ce n'est pas une maîtrise qui peut s'accomplir de façon parfaite, de façon dictatoriale. Autrement dit, celui qui se réclame de la position de maîtrise, d'une certaine façon est toujours plus ou moins pris dans la castration. Alors que - et c'est un point que je n'ai pas pu hier soir trop développer, ce qui s'ordonne (6) à partir de la position du - ce qui vient du coeur, ce qui vient des sentiments, ce qui vient de l'intimité, ce qui vient des tripes - se réclame, au contraire, d'une autorité qui justement voudrait, serait nouvelle, serait originale de se proposer comme absolue, comme ne supportant pas la moindre réticence ; c'est-à-dire que, malgré cette écriture qui, vous le voyez, barre le S, mais à mesure, je dis bien, où ce vient prendre son appui du phallus, mais du phallus non plus en tant qu'il est représenté par un signifiant, par S₁, mais c'est du phallus en tant qu'il se trouverait, si je puis dire, directement incarné en tant que c'est lui-même qui prendrait la parole - et vous savez combien les hystériques ont pu paraître pendant longtemps diaboliques, c'est-à-dire se présenter effectivement comme une espèce de voix, voix intérieure qui se mettait comme ça d'un seul coup à parler, une voix venue on ne savait d'où et qui constituait, si je puis dire la voix même du grand Autre, de l'Autre, c'est-à-dire comme le phallus lui-même qui se donnait brusquement à entendre et qui donc, dans la mesure où cette voix se passait de tout intermédiaire - c'était la voix directe - se présentait comme porteuse, vectrice d'une autorité radicale, et vous savez que cette autorité peut chercher à s'imposer soit dans le registre, effectivement, du commandement, de l'impératif, ou bien par cet autre chemin qui n'est pas moins puissant et pas moins efficace qui est celui de la plainte. Je dirais, la plasticité de l'hystérique, c'est de pouvoir, en quelque sorte, proposer ce pouvoir soit à partir d'images qui se réclament de la force, soit à partir d'images qui se réclament de la faiblesse la plus radicale, de quelque chose qui serait que si ce n'était pas entendu, ça menacerait de s'éteindre, ça menacerait de disparaître, que la vie même de ce qui se maintient en ce lieu et qui est essentiel, c'est-à-dire le phallus, risquerait de venir se collaber, s'éclipser et nous savons combien cette (7) plainte, combien cette faiblesse peut être d'une puissance ravageante sur l'entourage, voire être beaucoup plus active, beaucoup plus prégnante que l'expression banale, si je puis dire, de l'autorité. Et vous savez combien, en clinique, nous sommes sans cesse confrontés à ces divers types d'expression et

¹ Retranscription de la conférence de Charles MELMAN à Namur, du 23 mai 1987.

que donc l'expression autoritaire n'est aucunement la meilleure façon de faire valoir l'autorité, qu'il en est bien d'autres.

Donc, nous pouvons convenir de ceci, c'est que si nous partons là du conflit conjugal, conflit dans un couple où se heurtent par exemple, deux types d'autorité, nous sommes amenés, donc, à distinguer, pour des raisons de structure, ceci : c'est qu'il y a une autorité qui peut se réclamer d'une position hystérique - et je ne la confonds pas forcément avec la position féminine puisque, vous voyez, ce matin nous parlons de l'hystérie masculine - et une position d'autorité qui s'en distingue tout à fait, de structure, de se réclamer du signifiant maître, c'est-à-dire d'une autre instance et avec cette tempérance dont je parlais tout à l'heure, c'est-à-dire d'une revendication qui n'est plus totalitaire, qui ne se veut plus totalitaire comme la précédente.

Alors, pourquoi est-ce que celui qui est en position masculine, pourquoi peut-il éprouver de l'attrait ou se trouver amené à venir en position hystérique, autrement dit, vouloir soutenir ses identifications et son autorité voire sa virilité, pourquoi peut-il vouloir tout cela à partir d'une position hystérique ?

Nous pouvons, comme pivot de compréhension, prendre la situation oedipienne, eh bien, percevoir comment le petit garçon peut se trouver engagé dans une hostilité avec le père qui peut conduire premièrement à refuser une identification avec lui - prenons un père mythique, en supposant que le père lui-même tenait sa place, mais peu importe - refuser donc de s'identifier avec lui et préférer venir camper sur la position maternelle, mais dans la mesure où cette position maternelle se soutient d'un (8) phallicisme c'est-à-dire, comme je le révoquais grossièrement hier, on peut être du côté de l'avoir ou du côté de l'être. Eh bien, si la mère se soutient, comme il est de règle, dans la position de l'être, eh bien, le petit garçon peut être tenté de venir, donc, se tenir dans son identification sur une position féminine, donc dans le souci, ce phallus, non plus de l'avoir mais de l'être et, en même temps, venant camper sur ces positions maternelles féminines et dans la mesure où, anatomiquement, il est mâle, je veux dire qu'il relève de la position masculine, s'engager dans cette sorte d'idéal, de venir, du fait qu'il est un transfuge, si je puis dire, de venir accomplir du côté féminin ce que la mère a tenté de réaliser, c'est-à-dire la tentative d'accomplissement de l'être avec cette idée que lui, en bon chevalier, pourra l'accomplir puisque lui, eh bien, il n'est aussi pas sans l'avoir et que donc, dans cette mesure-là, si sa mère ne parvenait pas à se faire reconnaître, à s'accomplir dans cette position qui consiste pour elle à se soutenir du phallus en tant qu'être - être le phallus - lui, le petit garçon, peut s'engager dans ce mouvement de chevalerie qui consistera à dire : tu vois, quelqu'un est annoncé là en ce lieu, qui va en quelque sorte résoudre la difficulté, montrer pour toi qu'il est possible de s'accomplir dans cette position dans la catégorie de l'être.

Car - c'est un point que j'évoquais récemment cette semaine dans un travail à Paris - ce qui nous caractérise, comme vous le savez, c'est que nos identifications, ce qu'on appelle le fait d'être homme, notre identification ne s'organise qu'à partir, par la grâce de l'identification phallique. Nous n'avons d'autre choix, les uns et les autres, ce phallus, que, premièrement, à nous y identifier : c'est cela qui nous organise dans ce qu'on appelle l'humanité. Comme vous le savez, la question de ce que c'est qu'un homme est une question à laquelle il n'est pas aisé de répondre, mais nous pouvons, en tant qu'analystes y répondre d'un point de vue de structure : (9) être un homme ou être une femme ça veut dire tout simplement s'identifier à ce signifiant qui est le phallus et il n'y a d'autre choix qu'à s'y identifier à ce phallus, d'un côté ou de l'autre, d'une façon ou de l'autre, c'est-à-dire soit du côté de l'avoir soit du côté de l'être. Et dans la mesure où le petit garçon récuse l'identification qui lui est proposée du côté de l'avoir, il n'a plus d'autre

recours, automatiquement, je veux dire, il ne peut pas inventer une troisième position - ou alors la troisième position c'est celle qui expose à la phobie, c'est-à-dire de n'être identifié ni d'un côté ni de l'autre. C'est le cas, comme vous le savez, du Petit Hans - eh bien, il n'a d'autre recours, s'il veut échapper à la phobie, que de s'identifier au fait de l'être, s'il ne veut pas s'identifier du côté de l'avoir. Alors, il est évident que d'un point de vue clinique, ça va entraîner toute une série de traits qui sont intéressants et qui sont également très évocateurs, très parlants et qui, je dirais, se déduisent de façon quasiment automatique de ces repères structuraux.

Le premier de ces traits c'est évidemment qu'il s'agira d'une virilité qui sera régulièrement inquiète d'elle-même, je veux dire qui ne sera jamais assurée d'elle-même puisqu'elle sera établie non pas par le biais d'une reconnaissance symbolique, comme c'est le cas pour la position masculine standard, si je puis dire, mais par le biais d'une reconnaissance qui ne vaut que par le regard d'un semblable, et ce regard est volontiers cherché comme étant celui d'une femme, puisque c'est elle qui constitue là le lieu de référence et de validation, et cela constitue donc ce type de virilité que vous connaissez, qui a toujours besoin, en quelque sorte, de l'acquiescement d'une femme pour se trouver rassurée, confortée, établie, validée. Et, comme vous avez pu le rencontrer en clinique, il suffira que ce regard vienne, pour des raisons quelconques, à faire défaut pour que l'engagement se fasse dans une déprime, dans un sentiment d'abandon, dans un esseulement, (10) dans un effondrement psychique, jusqu'à ce que soit retrouvé éventuellement un autre regard féminin susceptible donc de réacquiescer, si je puis dire, à cette virilité.

C'est d'autre part une virilité qui, du même coup, se fera dans une parade, je dirais, justement toujours soucieuse d'accrocher le regard et de retenir le regard, c'est-à-dire dans une sorte d'exhibition également caractéristique : une exhibition volontiers inquiète, une espèce de souci de sans cesse venir représenter sur la scène la virilité ; c'est une virilité constamment en représentation.

Et puis, troisième caractère majeur et qui là encore se laisse toujours déduire de cette écriture aussi élémentaire, aussi rudimentaire : c'est une virilité qui veut s'accomplir là encore, comme totale. C'est une virilité qui ne supporte pas, justement, la tempérance qui est, si je puis dire, inhérente à toute position de maîtrise. Les maîtres authentiques sont des gens intelligents qui savent que leur pouvoir ne s'exerce jamais tant qu'à savoir se faire accepter. Et là, ce sont donc, au contraire, des virilités qui se veulent aussi accomplies que le phallicisme hystérique dont je parlais quand c'était une femme qui s'en trouvait la vectrice, la représentante, et donc des virilités qui, en quelque sorte, ne supportent pas le moindre manquement à leur exercice, car il est immédiatement perçu comme un désaveu, il prend immédiatement la signification d'un désaveu et du même coup, il expose à l'effondrement psychique dont je parlais tout à l'heure.

Comme vous le voyez, je suis en train de vous dessiner ce tableau bien connu de ces virilités volontiers tyranniques, constamment inquiètes et soucieuses et en même temps bizarrement extrêmement dépendantes. J'espère qu'en vous le décrivant ainsi, vous reconnaissez que je suis très près et peut-être même au cœur de ce que nous connaissons, de ce que nous savons, de ce dont nous (11) faisons les preuves en clinique, même s'il faut bien le dire, c'est une clinique qui est rarement abordée et spécifiée comme telle, c'est un sujet qu'on n'aime pas tellement traiter... Et peut-être pour des raisons que j'évoquais hier soir au départ de mon exposé c'est-à-dire que l'hystérie nous intéresse, intéresse le petit garçon pour des raisons qui ne peuvent que le conduire à refuser de reconnaître ce fait que, éventuellement, il peut être amené lui aussi à venir camper sur des positions hystériques.

Comme vous le voyez, dans ce que je suis en train de vous décrire, nous sommes là dans un tableau où c'est en quelque sorte le regard d'une femme qui se trouve doter du pouvoir cette virilité, la constituer chez celui qui en est supposé être le porteur, le représentant, et pouvoir, ce regard, en venant à se détourner, cette virilité, de l'effacer, de la détruire. Et je pense que vous reconnaîtrez dans ce dispositif une façon pour les femmes de transmettre le phallus. Il y a là peut-être une petite parenthèse à ouvrir sur le fait que l'un des paradoxes de notre état concerne le fait que la transmission du phallus chez l'homme ne se fait que dans la mesure où il vient à lui manquer. C'est ça la castration. Ça n'est qu'en tant qu'il est exposé à un défaut, à un manque, ou d'une certaine façon, il y renonce, ça n'est que dans cette mesure-là qu'il pourra se reconnaître, se réclamer de la virilité. Et vous savez que c'est le paradoxe d'une transmission qui va tout à fait à contre-courant de tout ce que supporte la demande, puisque la demande se supporte, je dirais, d'un idéal qui est celui du don, mais du don réel, et de l'absorption - c'est sans doute ce qui donne à l'oralité cette place tout à fait primordiale et importante dans la problématique phallique - alors que le phallus lui, se transmet par une voie symbolique qui passe au contraire par la castration ; c'est à condition d'y renoncer que cette transmission peut se faire, ce qui n'est pas simple, vous le savez.

Or, dans ce que (12) j'évoquais il y a un instant, vous voyez comment une femme peut donc avoir le sentiment qu'elle a la faculté de le transmettre - de le transmettre à ses fils, par exemple - simplement par la place qu'elle lui donne à l'intérieur, dans son économie à elle, et par le regard ; et vous savez que ce type de transmission - c'est-à-dire transmission du phallus au garçon par la mère et en particulier par le regard de la mère - est quelque chose qui n'est pas exceptionnel dans des types de culture, en particulier méditerranéens : la place - je ne veux pas du tout m'engager là-dessus sur le fait de savoir si ça rejoint d'anciens mythes grecs, païens ou autres, ou tout ce qui concerne les figures des déesses maternelles etc. : je laisse tomber tout cela où l'on ne peut que patauger - pour rappeler ce trait culturel de la place, en quelque sorte, particulière que peut avoir la mère dans ces zones culturelles et en tant qu'elle serait en mesure de transmettre à son garçon le phallus par des chemins qui ne passeraient plus par ceux de la castration, et qui dès lors donne ce double aspect : d'une part celui d'une virilité, chez ce dit garçon, qui se veut, qui se supporte d'être parfaite, c'est-à-dire de tous les instants, sans cesse vérifiable c'est-à-dire non castrée, mais en même temps sans cesse fragile car exposée à cet acquiescement du regard d'une femme et vous vous doutez bien, vous savez bien tout le pouvoir que ça donne dès lors à la mère qui peut ainsi à volonté allumer ou éteindre cette virilité chez son produit.

Alors, pour rendre compte de l'hystérie masculine, je suis parti d'une position oedipienne, si je puis dire, banale et qui est fréquente car, comme vous le savez, l'identification oedipienne présente ce paradoxe que Freud a très bien relevé : c'est qu'on s'identifie à celui que l'on n'aime pas. C'est un paradoxe. Je veux dire : le petit garçon s'identifie au père, c'est pas moins celui pour lequel l'amour qu'il peut avoir est comme vous le savez associé à l'hostilité la plus franche et la plus déclarée ; (13) et c'est cependant à cette instance-là qu'on va venir s'incorporer, venir s'identifier. Idem pour la petite fille, et nous savons tous les problèmes que ça lui pose que d'avoir à se reconnaître, à reconnaître en elle l'image de celle qui est la rivale et que nous sommes chacun exposés à véhiculer dans ce qui est le moi - c'est-à-dire ce qui nous paraît le plus propre - véhiculer cette image étrangère et foncièrement hostile. Ce qui est aussi, comme vous le savez, l'une des dimensions de notre rapport à notre propre moi.

Donc, je dis bien, on peut aisément concevoir comment le petit garçon puisse refuser

cette identification à un moi hostile, qui lui est hostile et pour lequel il n'a que de l'hostilité et ne vouloir s'identifier qu'à un moi, celui de la mère, qui est tout amour. Et c'est évidemment ce qui l'engage ensuite dans une position où ce qui sera recherché dans la relation avec une femme, ultérieurement, ce sera également une réalisation qui serait tout amour et une intolérance, en général, accomplie aux expressions inévitables de l'hostilité. Toute relation, normalement, mêle un complexe de sentiments amoureux et de sentiments de haine ; c'est ainsi que nous sommes faits, ne serait-ce que pour les raisons que je viens d'évoquer tout à l'heure. Alors que dans le dispositif que j'évoque à propos de l'hystérie masculine, on voit bien la tentative d'une désintringation, c'est-à-dire cette constitution d'un idéal évidemment fallacieux et à jamais irréalisable de constituer un couple qui serait tout amour, alors que la haine serait à l'extérieur, serait réservée aux relations extérieures, c'est-à-dire parvenir à cette désintringation. Et comme nous savons bien que c'est impossible, il est bien évident que la résurgence inévitable des sentiments d'hostilité à l'intérieur de ce couple qui se voulait tout amour va être extrêmement mal tolérée puisque, dans cette structure-là, inacceptable et va donc constituer le fond si imagé et si spectaculaire de ce type de relations : c'est-à-dire d'un amour parfait qui, je dirais, coexiste (14) et coïncide avec la haine la plus radicale et la plus complète ; les deux choses, dans le meilleur des cas, pouvant alterner au lieu d'être mêlées.

D'autre part, aussi, j'évoquais... Au point où nous en sommes, il y a une question qui vaut d'être posée et qui est la suivante : est-ce que cette position d'hystérie masculine n'expose pas, en quelque sorte, à l'homosexualité, puisque si c'est une virilité qui se présente, cherche à se faire valoir d'une position féminine, ou d'une position de séduction, ou d'une position qui a sans cesse besoin du regard de l'autre, d'une position de parade, d'exhibition, etc. Eh bien, il ne semble pas du tout que ce soit obligatoire, ni même le plus fréquent, puisque, ce qu'il s'agit au contraire, dans cette position d'hystérie masculine, c'est d'accomplir un idéal viril. D'accomplir un idéal viril, mais en tant - vous me direz que c'est également propre à des situations d'homosexualité masculine - mais en tant que c'est à une femme qu'il faut offrir un homme qui serait enfin accompli. Je veux dire que c'est dans l'adresse à une femme et en tant qu'il s'agirait de lui offrir un mâle enfin véritable, pas le semblant d'homme qu'elle a pu avoir comme conjoint, comme époux, pas le type défaillant et plus ou moins minable qui lui a servi de mari, n'est-ce pas, mais la vocation de l'hystérique masculin c'est de pouvoir offrir à une femme le vrai homme ! C'est-à-dire celui qui pourrait la guérir des maux dont elle semblait affligée, puisqu'il est fréquent que dans l'économie, elle ait été amenée à exprimer la plainte de n'avoir pas rencontré un vrai homme, de n'avoir eu affaire qu'à une parodie d'homme. Donc, ce trait qui, pour nous est intéressant et qui est que l'hystérique masculin - de même, si vous voulez, que l'hystérique féminine peut se vouer à vouloir être la vraie femme pour un homme, la femme accomplie et peut s'y déployer sans mesure - eh bien, de façon symétrique mais inversée, l'hystérique masculin peut être celui qui veut offrir à une femme une virilité enfin (15) parfaite. Ce sont des choses qu'il m'est arrivé de rencontrer tellement de fois, y compris, je dois dire, dans ce que pouvait être la position de mères à l'égard de leurs enfants mâles, c'est-à-dire l'exigence que les enfants qu'elle aurait seraient, eux, de vrais mâles et cela exposant ces enfants à réaliser des exploits pour satisfaire l'exigence maternelle, des exploits dont on ne s'étonne pas qu'ils puissent leur être fatals, c'est-à-dire les amener à ne plus être pour la mère qu'un souvenir effectivement à ce moment-là parfaitement idéalisé, c'est-à-dire un accomplissement qui ne peut jamais si bien se réaliser, évidemment que dans la mort. Ce sont des choses que vous voyez, que j'ai pu voir maintes fois.

Et alors, pour terminer ou proposer que nous discussions, cette dernière remarque :

comme vous le voyez, l'identification suppose que l'on vienne se ranger d'un côté ou de l'autre, c'est-à-dire : ou bien on se met du côté de l'avoir, ou bien on se met du côté de l'être. Ce qu'il faut tout de suite préciser, d'un côté, comme je viens de le dire, du côté de ne pas l'avoir - c'est le propre du Maître puisque c'est en y renonçant qu'il peut l'avoir - ; et d'autre part, du côté de ne pas l'être - puisque c'est dans la mesure où elle ne peut s'accomplir comme phallus qu'une femme se maintient dans une relative féminité. Ce clivage suppose un certain sacrifice, un sacrifice de jouissance. Puisque, pour l'homme, il aura à renoncer, bien entendu, au fait de l'être, le phallus, et à la jouissance que cela implique ; et pour la femme, elle aura à renoncer à la jouissance de l'avoir.

Hier soir, à l'occasion d'une question portant sur ce que semblerait être l'organisation moderne du couple, c'est-à-dire un partage égal des tâches, on voit bien comment il s'agit de remédier, si je puis dire, au défaut de jouissance qu'implique ce choix, par le fait que chacun pourrait participer de la jouissance de l'autre. Autrement dit qu'il y aurait des moments où un homme pourrait participer du fait de l'être et puis la femme de l'avoir : (16) autrement dit d'un échange, d'une circularité des jouissances. Mais l'idéal, si je puis dire, est fondamentalement celui de Tirésias : ce serait de pouvoir l'être tout en l'ayant, comme si, à ce moment-là, une espèce de réconciliation était susceptible de s'opérer et qui ferait que on pourrait jouir du fait de l'être, le phallus, tout en l'ayant. Et comme vous le savez, c'est effectivement l'une des opérations que tente l'option hystérique et en particulier l'hystérie masculine, mais aussi l'hystérie féminine, puisqu'il s'agit-là, ce phallus, de l'être, mais dans une situation où on n'est pas non plus sans l'avoir. Il y a donc là une sorte de réconciliation qui peut se présenter comme étant une sorte de progrès, voire d'accomplissement, voire d'achèvement. Mais dont l'inconvénient - et que nous vérifions en clinique - c'est qu'à l'insatisfaction propre à l'une ou l'autre des deux positions - puisque l'une ou l'autre des deux positions expose à un type d'insatisfaction particulier - la conjonction dont je parlais tout à l'heure ne fait qu'associer les deux insatisfactions, c'est-à-dire ni ne parvient à l'être complètement et ce qui y fait obstacle eh bien, c'est justement le souci de se maintenir dans le fait de l'avoir. Autrement dit l'hystérique mâle ne consent jamais à « faire la folle », au sens où on le voit se produire dans l'homosexualité masculine ; il n'y consent pas parce qu'il faut quand même qu'il se maintienne dans la position de l'avoir ; et d'autre part, il ne peut se permettre non plus de l'accomplir dans l'avoir radical, puisqu'il faut aussi qu'il se maintienne dans une certaine féminité qu'il préserve. Et donc, si je puis dire, l'hystérique mâle se trouve donc amené à conjointre, là où la voie était cherchée d'une réconciliation, il se trouve que dans le dispositif qui conjoint les deux insatisfactions et où ce qu'il va être inévitablement amené à reprocher à sa compagne, à sa conjointe c'est d'être l'obstacle à ce qu'il s'accomplisse parfaitement dans le fait de l'être, (17) le phallus, soit qu'elle soit l'obstacle à ce qu'il s'accomplisse parfaitement dans l'avoir, puisque comme on le sait, le propre de la situation conjugale - c'est un point qu'on a esquissé au cours du dernier colloque que nous avons eu là-dessus - le propre de la situation conjugale c'est d'instaurer une situation paranoïaque.

Qu'est-ce que ça veut dire paranoïaque ? Eh bien, ça veut dire que c'est toujours l'autre, n'est-ce pas, qui est accusé de porter le poids de la faute, d'être la cause. Et il y a toujours de méconnu, dans la situation conjugale, le fait que ce que l'on reproche à l'autre, ça n'est jamais que ce qui s'adresse à son propre moi ; mais comme le moi est, comme je le rappelais tout à l'heure, fondamentalement, originellement en position d'autre, lorsque l'on aime, comme le fait remarquer Lacan, c'est un autre que l'on aime, mais en tant qu'il est représentant du moi ; donc c'est cet autre que l'on a en soi-même, c'est cet autre que l'on accuse d'être responsable de la faute, et la situation conjugale - et c'est un point qui, je crois, n'est pas suffisamment relevé - se

prête de façon exemplaire au dispositif paranoïaque. Et vous savez que ce genre de discussion qui tourne autour de : « C'est pas moi qui l'ai dit, c'est toi qui l'as dit », « Mais non, c'est toi qui vient de le dire ». Ce genre de dispositif - au bout d'un moment, plus aucun des deux ne sait qui est qui, qui a fait quoi et qui a commencé, etc. - je crois, mérite d'être individualisé comme étant exemplaire du dispositif paranoïaque et cela d'autant plus - voilà si vous voulez le paradoxe - que le couple est plus amoureux. C'est là l'une des impasses de l'amour. Le dispositif paranoïaque sera d'autant plus à l'oeuvre que le couple est plus épris. Comme vous le savez par votre propre expérience, ou par vos lectures ou par tout ce que vous voudrez, c'est une situation qui ne manque jamais de se produire.

Donc je conclus ces quelques remarques sur l'hystérie masculine en vous soulignant donc que cette tentative de réconcilier l'être et l'avoir ne peut que rencontrer, (18) cette fois-là une double impasse - non plus l'impasse, je dirais, spécifique du choix propre à chacune des deux positions - et qu'elle rend la position toujours conflictuelle. Il n'y a pas d'exemple où ce soit une situation pacifiée : c'est toujours une position conflictuelle.

Et puis enfin un dernier mot sur la constatation suivante : je ne crois pas que nous ayons dans la littérature psychanalytique beaucoup de cas de cures d'hystérie masculine. Je ne vais pas épiloguer sur le fait de savoir pourquoi, mais comme vous le savez, on ne parle jamais d'hystérie qu'en tant que c'est une femme qui en serait la porteuse, qui serait chargée par destination, si je puis dire, d'avoir à occuper cette place, à tenir ce rôle : je pense, par le rappel que je viens de vous faire, que nous pouvons tenir ce fait que l'hystérie masculine est loin d'être rare, qu'elle n'est pas l'objet de l'attention, mais peut-être pour les raisons que j'évoquais hier : qu'on ne s'intéresse à l'hystérie féminine que parce qu'on voudrait bien savoir qu'est-ce que c'est que l'organe de maman..., qu'est-ce qu'il y a dans son corps et qui fait que dans son corps il y a du sexe, alors qu'on ne le voit nulle part et qu'il y a là quelque chose qui à la fois lui donne son caractère séducteur, lui donne son caractère sexuel. Dans quoi ça peut bien loger, alors, on ne peut évidemment s'en prendre qu'à des parties du corps représentatives, supposées représentatives de la forme féminine et qui sont dès lors sexuellement investies : les seins, telle grosseur ou tel trait somatique spécifiquement féminin et qui se trouve donc sexuellement investi. Mais, comme on le sait, la mode, à cet égard, varie et aujourd'hui, la représentation des corps féminins irait plutôt du côté de l'androgynie, comme on le sait, ce qui ne fait bien entendu, à la fois que témoigner de notre tentative de retrouver un semblable dans la femme et aussi qui ne fait que reculer le mystère de ce qui fonde sa féminité, du lieu où ça vient se (19) nicher. Donc, peut-être que l'obstacle à saisir ce que c'est que l'hystérie masculine tient à ce que notre quête, ce qui nous allume, tourne à propos de l'hystérie féminine, la question de savoir ce qui, chez elle, organise, soutient le sexe, de ce qui fait le sexe et aussi ce sexe si bizarre dans ses expressions et dans ce qu'il donne à entendre. Et une certaine répugnance, peut-être, à constater que des positions parfaitement masculines, parfaitement viriles - car l'hystérie masculine, je le dis bien, a la virilité pour idéal et même pour idéal impératif - donc pourquoi et comment des positions éminemment viriles d'apparence peuvent se soutenir à partir d'une place qui est spécifiquement féminine. Mais, je dirais, c'est là ce qui ne nous intéresse plus, ce n'est pas là ce qui pour nous fait question et c'est donc pourquoi la question de l'hystérie masculine ne peut être qu'un sous-produit, qu'une adjacence de la question de l'hystérie féminine.

Bon, j'ai évidemment et sans doute laissé un grand nombre de questions en cours de route, mais je crois que ça suffit comme cela et peut-être avez-vous des questions ou des remarques ou des compléments, enfin, ce que vous voudrez à apporter là-dessus...

*

* *

— *Comment va se positionner l'enfant dont les parents ont le type de relation que vous définissez ?*

Eh bien, je dois dire que, comme nous le savons, les réponses sont rarement univoques. L'enfant, si c'est une petite fille, elle peut assez mal supporter l'hystérie masculine. En général, la petite fille ressent mal l'hystérie paternelle parce qu'elle, en tant que petite fille, elle attend de son père qu'il la reconnaisse comme future femme ; autrement dit, elle attend du père la transmission de ce qui la constituera comme femme. Et dans la mesure où elle voit qu'elle a (20) à faire à un homme qui, lui, attend des femmes... elle peut très mal le supporter ou bien se cantonner, se crispier dans une position d'hystérie féminine majeure, c'est-à-dire d'être effectivement celle qui sera la maîtresse de la situation. Le petit garçon - là aussi, toutes les réponses sont possibles - il peut supporter extrêmement mal l'hystérie paternelle dans la mesure où elle le renvoie à une dépendance complète à l'égard de sa mère. D'autre part, il n'est pas rare que l'hystérique mâle soit, comme vous le savez, jaloux de ses propres enfants ; je veux dire qu'il les ressent comme en compétition avec lui dans l'amour maternel, dans l'amour de la femme qui est là, qu'il les ressent donc comme des rivaux, puisqu'ils lui disputent cet amour et que cette jalousie oedipienne inversée - parce que les enfants, ça les trouble tout à fait : ils ne peuvent pas être, eux, par exemple, jaloux de leur père, puisque c'est leur père qui est jaloux de la place qu'ils occupent auprès de leur mère - cette jalousie oedipienne inversée est en général très mal vécue. Et elle ne laisse d'autre recours au petit garçon que d'attendre, justement, une donation phallique de la part de la mère, puisque c'est à ça que le père les renvoie ; il leur dit qu'ils n'ont rien à attendre d'autre que de la part de la mère ; et donc l'enfant se trouve là engagé dans une espèce de compétition à l'égard de la mère et, dans ce cas-là, est voué, si je puis dire, à venir occuper lui-même une place d'hystérique mâle. Voilà, si vous voulez, très grossièrement, le type de dispositif qu'on voit s'organiser, dont on saisit bien qu'il laisse assez peu de liberté, puisque le problème des identifications de l'enfant, comme je le disais à l'instant, c'est de savoir premièrement, comment ça lui viendra, c'est-à-dire par quelle identification et donc de la part de qui - c'est ça, le problème de l'enfant - et donc il est forcément amené à s'arranger avec les moyens du bord, avec ce qui fonctionne à domicile.

— (21) *Quelle est l'évolution que l'on peut prévoir chez ces sujets qui se trouvent dans cette ambiguïté à vouloir en même temps l'avoir et l'être ? J'ai eu en analyse quelqu'un qui ne trouvait, pour revaloriser sa virilité, qu'à se masturber. Devant sa femme, il était pris d'une véritable panique et cette personne qui était professeur d'université essayait de se revaloriser dans des publications et là encore, au fond, il recherchait à l'être. Je l'ai eu en analyse mais il a rompu... Qu'est-ce qu'on peut prévoir comme évolution ultérieure ? Est-ce que c'est vers l'obsessionnalité ou vers la paranoïa ?*

Vous avez tout à fait raison de poser la question de l'évolution possible. Il y a en tout cas

une évolution possible qui n'est pas rare et qui est celle qui se fait vers la sublimation, c'est-à-dire le renoncement à la participation sexuelle, pour s'accomplir dans le registre, par exemple, pour se faire, par exemple un guide, pour se faire une voix, pour se faire un maître et d'une certaine façon porteur d'une bonne nouvelle. Puisque, à partir du moment où se fait le renoncement à la vie sexuelle, l'impasse, la double impasse dont je parlais tout à l'heure se trouve résolue puisque, au fond, il suffit de renoncer au sexe, à l'activité sexuelle pour que, du même coup, les impasses se trouvent collabées et que, donc, l'accomplissement puisse se faire dans l'idéal d'être une voix pure désincarnée, si je puis dire, c'est-à-dire que ce qui apparaissait tout à l'heure comme symptomatique, dans l'hystérie, c'est-à-dire d'être production d'une voix qui venait des entrailles, c'est-à-dire qui pouvait éventuellement être perçue comme diabolique, qui a été perçue comme ça, se présente là au contraire comme voix idéale... Donc la sublimation est toujours une issue possible ; et je dirais, à la limite, pourquoi pas ? Nous n'avons pas là-dessus à porter le (22) moindre... Maintenant, vous posez une autre question qui est bien entendu difficile: celle de savoir pourquoi est-ce qu'il a pu rompre...

— *Parce que dans sa famille à l'époque, il se sentait manifestement devant sa femme dans un très grand embarras. Il était aussi jaloux de son fils... Je ne sais pas ce qu'il est devenu, mais, manifestement, il ne pouvait pas soutenir et son accession à la sublimation, et le conflit familial...*

Ecoutez, comme nous le savons, ce à quoi Freud s'est heurté et qui est propre à tout hystérique, c'est qu'il y a dans la position hystérique le maintien d'un désir en tant qu'il appelle de rester insatisfait. Et comme nous le savons, la satisfaction, ou même sa possibilité n'est pas du tout quelque chose qui soit bien perçu par l'hystérique. Et on comprend pourquoi, puisque cette position en - qui est si chère, si je puis dire, constitutive de la position hystérique, de la position subjective - n'est organisée qu'à partir de l'insatisfaction, c'est-à-dire qu'à la condition, justement, qu'il ne soit jamais donné de réponse adéquate, ni à la demande ni au désir. Et comme nous le savons, par exemple, le mari qui s'emploie à sans cesse combler sa femme, il ne fait que creuser davantage le goût de l'insatisfaction ; c'est le fameux *Rêve de la belle bouchère* que Lacan prend pour exemple, n'est-ce pas, pour rappeler comment le désir de l'hystérique, c'est de rester insatisfait, c'est l'insatisfaction. C'est ce qui fait d'ailleurs que nous avons rarement à attendre quelque progrès d'une position hystérique. Je me souviens de discussions déjà très anciennes qui succédaient aux années 68 et à une époque où je me trouvais mêlé aux histoires vincennes et où l'hystérique était présentée comme animatrice, comme (23) source des révolutions, c'est-à-dire l'hystérie comme piment ou comme facteur révolutionnaire : c'est l'erreur la plus complète, c'est tout à fait erroné, car l'hystérique ne cherche rien d'autre, si je puis dire, - par définition, par structure - qu'un accroissement de l'insatisfaction et du malaise, puisque c'est de cela que cette place se maintient, la place de la subjectivité. Ce qui fait donc que Freud, dans cette cure et comme il nous le rapporte..., il le rapporte très tôt, dans les *Études sur l'hystérie* : il faudrait que l'hystérique renonce à son malheur singulier pour accepter la misère commune, c'est à peu près ce qu'il dit, et je me suis toujours amusé à faire remarquer qu'accepter cela - c'est-à-dire accepter de renoncer à son malheur singulier, exceptionnel pour accepter la misère commune - ce serait faire preuve d'un beau masochisme et que si on a la chance d'avoir un malheur exceptionnel, y renoncer pour se dire qu'on partage la misère, la petite misère banale de tout le monde, il faut reconnaître que ce serait un sacrifice, vraiment..., au nom de quoi ?

Donc Freud, très tôt, rencontre ce problème-là que vous évoquez. Il le rencontre aussi, comme vous le savez, à propos de Dora : au fond, ce que Freud lui propose, ce sont des

arrangements. Il lui dit : « Ecoutez, au fond, Monsieur K., il vous intéresse, il est bel homme, il est très bien, ce type ; moi je le connais, je le fréquente, c'est un homme bien sous tous rapports. Bon, vous vous montrez bégueule, bon, il est marié à Madame K., mais enfin, c'est pas ça qui... Il faut avoir un peu les idées larges et d'ailleurs, votre papa les a... Et vous souffrez parce que vous n'acceptez pas vos désirs pour Monsieur K. » Autrement dit, il cherche des solutions d'arrangement. Mais justement, ce n'est pas l'arrangement que veut Dora ! Ce qui fait donc que la cure, dans ce cas-là, comme nous le savons, ne peut pas se soutenir dans la recherche de ce qui serait un mode d'arrangement. Je crois que la cure ne peut se maintenir - quand elle se (24) maintient, car ça ne dépend pas exclusivement de la volonté de l'analyste - elle ne peut se maintenir que, justement, en poussant dans la mise en évidence que, finalement, ce que le sujet cherche, c'est cela même dont il se plaint et que sa plainte ne s'exerce pas tant dans la recherche d'une solution que dans son entretien. Alors il est évident que ça ne se fait pas toujours, que nous ne sommes pas maîtres d'amener ça et d'amener l'analyse de ce point-là à son terme.

— *Parce que, dans ce cas-là, il a rompu son analyse au moment où il a perdu l'image que je représentais pour lui.*

C'est ça.

— *Parfois, il disait : « Vous ne m'apportez rien. »...*

Oui. Et le problème que vous voyez dans ces cas-là, c'est de lui faire analyser « apporter rien » : qu'il puisse dire ce qu'il se serait agi d'apporter. C'est-à-dire, qu'est-ce qu'il attendait là comme donation ? Qu'est-ce que ce serait pour lui qu'apporter quelque chose ? Et quels étaient ceux, dans sa vie, qui lui avaient apporté quelque chose ? Est-ce qu'il en avait rencontrés et qu'est-ce que c'était ; puisque pour lui, apporter quelque chose, ça ne pouvait fonctionner dans le registre, justement, que du don, c'est-à-dire d'une réponse à la demande. Et donc tentative de lui faire éprouver que toutes les satisfactions faites à la demande chez lui n'avaient jamais fait qu'entraîner une insatisfaction plus radicale, que le gavage, si j'ose dire, n'avait non seulement jamais calmé sa faim, mais n'avait fait, au contraire, qu'accroître son malaise. Mais ce n'est pas toujours à notre portée que de commander ce type de reconnaissance.

— (26) *Question inaudible.*

Ecoutez, s'il était du côté de l'être, on peut dire qu'il se serait phalliquement soutenu, maintenu et qu'à partir de ce moment-là, l'espace aurait été balisé pour lui d'une façon qui ne l'aurait plus, cet espace, restreint dans ses étroites limites familiales où il lui fallait le regard d'un proche pour que, phalliquement, il se repère. C'est plutôt l'accompagnateur du phobique qui est là, si je puis dire, réalisé dans l'être ; c'est-à-dire que le phobique a besoin de se promener avec quelqu'un qui, ce phallus, si je puis dire, le constitue. Autrement dit, il l'a toujours là, à portée, à portée de main, à portée de regard. Et comme vous le savez le petit Hans a guéri de sa phobie dans une identification phallique du côté maternel, comme le fait remarquer Lacan, c'est-à-dire du côté justement, d'une position qu'on peut qualifier d'hystérique, c'est-à-dire du côté de l'être, n'est-ce pas. Mais que cela a constitué un mode de résolution de la phobie ; c'est-à-dire qu'il n'avait plus besoin de l'avoir à portée de main, puisqu'il était, il se trouvait incorporé imaginaire-

ment ; donc, maintenant qu'il l'avait avec lui, qu'il le promenait avec lui, il n'avait plus besoin qu'il soit présentifié par cet accompagnateur qui lui était autrefois nécessaire. Je pense que l'on peut distinguer la phobie comme étant cette étape précédant le moment de l'identification, le choix de l'identification. Et Lacan va jusqu'à décrire comme moment phobique celui d'une petite fille, par exemple, plongée dans la phobie au moment où elle s'aperçoit que celui dont elle attendait la donation phallique, du fait d'une infirmité qui lui est survenue entre-temps, s'avère incapable, ladite donation, de l'assurer. Je veux dire que, étant passé à l'état d'infirmité, qu'y aurait-il à attendre d'un infirme ? Et donc, à partir de ce moment-là, se trouvant privée de cet « appui », plonger dans une phobie (26) transitoire. Je pense qu'il n'est pas inexact d'entendre la phobie de cette façon-là et les cas de phobies que j'ai pu avoir m'ont toujours semblé illustrer cette situation. Je me souviens par exemple - puisqu'on m'a reproché hier de ne pas avoir été assez illustratif - je me souviens d'une phobie chez un représentant de commerce, ce qui est assez gênant dans ce cas-là, qui fonctionnait admirablement dans la mesure où il avait un camarade, représentant de commerce également et alors, ils faisaient leur tournée ensemble : ils ne partaient pas à deux, mais ils se retrouvaient dans des villes de leur parcours. Ils avaient des rendez-vous, dans telle ville, ils se retrouvaient, ils passaient la nuit dans le même hôtel, en toute camaraderie, bien entendu - ils étaient mariés l'un et l'autre, etc. - et puis ils se retrouvaient quelques centaines de kilomètres plus loin et donc, son parcours était balisé par ces retrouvailles. Et puis, cet ami est mort, pour des raisons fortuites, et ça a été pour lui la plongée. C'est-à-dire que l'image dont il se soutenait dans ses prises de distance du milieu familial, l'image dont il se soutenait, je veux dire qui lui permettait, par réflexion, de se maintenir dans une position phallique, cette image venant à faire défaut, lui-même était complètement égaré ; l'entrée sur l'autoroute était le début d'une angoisse considérable, ce qui a fait qu'il a été obligé pendant un long temps de se faire accompagner par sa femme, il n'avait pas d'autre recours.

— *Vous avez privilégié pour un certain type de virilité le soutien qui est donné par le regard d'une femme. Est-ce que nous ne pouvons pas penser un équivalent à ce soutien du côté de la voix ? Je pense par exemple à l'extrême sensibilité que souvent on connaît dans la clinique, de la nécessité justement, de ce qui lui est dit par une femme quant à sa position virile...*

(27) Je dois vous dire, je n'y ai peut-être pas pensé... Dans la mesure, n'est-ce pas, où ça se joue essentiellement dans le champ du scopique, c'est-à-dire où il s'agit essentiellement, comme nous le savons, d'une représentation, c'est-à-dire de se maintenir à partir d'une image de soi et de pouvoir vérifier la qualité de cette image dans un regard. J'ai dit tout à l'heure celui d'une femme, mais ça peut tout aussi bien être celui de camarades : il y a des confréries masculines, comme on sait, où chacun soutient l'autre, on est la bande de copains et vous savez combien ce passage à l'état de bande permet justement - c'est ce qui étonnait Freud à propos de la *Massenpsychologie* - ce dont les foules sont capables, c'est-à-dire que le passage à l'état de bande peut lever les limites et la castration, c'est-à-dire comment, par exemple, d'honnêtes citoyens, une fois en bande, peuvent se livrer à des actes délictueux, voire de violences, voire de viols, dont aucun d'eux séparément n'aurait été capable et dont jamais on n'aurait pu les soupçonner. Il y a là des effets de la bande, c'est-à-dire de cette potentialisation que constitue l'exaltation réciproque par le regard de l'autre, qui peut conduire à l'expression d'une virilité que, précisément plus rien ne viendrait limiter.

Maintenant, quant à la voix, je ne suis pas certain qu'elle intervienne là, qu'elle soit support majeur, mais peut-être est-ce que je ne lui accorde pas l'attention qu'il faudrait. Je crois

vraiment que dans tout le champ de l'hystérie, comme c'est le scopique qui est privilégié, c'est davantage du registre du clin d'oeil, du coup d'oeil et que ça suffit, en quelque sorte. Et que, comme nous le savons, on décrit l'intrigue hystérique, c'est-à-dire celle qui séduit et qui ensuite se dérobe, hein : classique, banal. Mais c'est justement parce que ce dont il est question c'est uniquement de se faire reconnaître dans cette position phallique, dans (28) cette position de séduction et que la réalisation, elle viendrait, si je puis dire, inévitablement gâcher, puisque la réalisation ne peut que s'exposer aux aléas de l'imperfection et que donc la réalisation est bien plus parfaite dans juste ce coup d'oeil, c'est-à-dire l'évocation de ce qui aurait pu être, que dans l'accomplissement. Il faudrait peut-être que je réfléchisse à la place que la voix pourrait tenir dans cette économie.

Moi j'aurais plutôt tendance à introduire une distorsion, je veux dire un clivage entre ce qui peut s'exprimer par la voix et puis ce que le regard vient confirmer ou démentir. Autrement dit la voix de l'ordre des banalités que l'on échange et puis la dimension de véracité ou la dimension d'authenticité cherchée dans le regard. Autrement dit, la voix consacrée à la banalité, aux choses futiles et puis, dans l'échange des regards, ce qui viendrait érotiquement se jouer.

— *Question inaudible.*

Oui, vous avez raison de faire remarquer qu'il y a là effectivement un clivage possible. Ce que je veux dire c'est que lorsque l'hystérie masculine, comme c'est souvent le cas, est organisée à partir d'une position oedipienne, c'est-à-dire d'une rivalité avec le père, d'un refus, en quelque sorte, d'admettre la castration paternelle et donc, l'adoption d'une position hystérique dans une position de compétition virile avec le père, c'est-à-dire la tentative de réaliser mieux que lui ; et dans une position de compétition dont je vous fais remarquer qu'elle supporte mal les graduations : l'hystérique ne peut s'accomplir dans la compétition qu'en étant hors compétition, il faut qu'il se soutienne d'une position d'exception, c'est-à-dire pas en étant un peu plus que l'autre, mais en étant franchement au-delà, hors concours. Eh bien, lorsque l'hystérie masculine est (29) organisée sur ce mode, que je qualifie d'oedipien, on comprend bien que cette position féminine adoptée ne vaut que dans l'accomplissement d'une virilité parfaite ; elle ne saurait donc consentir au passage à l'acte homosexuel. Mais – c'est là que vous avez tout à fait raison d'introduire cette restriction – ce n'est pas la seule circonstance où peut se mettre en place une hystérie masculine ; je veux dire, elle peut aussi se mettre en place dans une relation duelle avec la mère et qui ne tient aucun compte de l'économie paternelle, de la présence du père, c'est-à-dire se jouer dans une économie à deux avec la mère et non plus cette économie triangulaire ternaire avec le père ; et dans ce cas-là, lorsqu'elle s'est mise en place à partir de ces circonstances, on peut effectivement aboutir à des réalisations homosexuelles et à des virilités qui ne cherchent – puisque, on le sait, l'accomplissement de la virilité est aussi l'une des grandes figures de l'homosexualité masculine et que c'est même l'un des idéaux dûment recherché et valorisé et apprécié et comme vous le savez, il y a une catégorie d'homosexuels mâles qui ne supportent absolument pas ces homosexuels qui jouent à la femme et que les « folles » peuvent être particulièrement mal tolérées dans ce milieu. Je me suis trouvé un jour, par hasard, amené par des amis dans un restaurant parisien tenu par des homosexuels et qui était un lieu d'homosexuels mâles et d'homosexuels, justement, virils et je dois dire que c'était un curieux spectacle que ces gaillards solides, pratiquement tous vêtus du même blouson de cuir, du même pantalon très mode et très soigné, de la même coupe de cheveux très clean, de la même moustache très gauloise et qui, n'est-ce pas, se saluaient en s'embrassant sur la bouche... ça fait quelque chose ! Et ça

correspondait à ce genre de références que j'évoquais là : celle d'hommes qui accomplissent l'idéal viril de leur mère, mais qui, du même coup, ne peuvent accepter comme objet, à partir (30) même de ce qui était le regard maternel, que des hommes parfaits, que des hommes accomplis : c'est-à-dire des images parfaites d'eux-mêmes. Vraiment, ils se ressemblaient tous de façon assez sensationnelle. Donc, je dis bien, dans ce genre de mise en place, vous avez tout à fait raison, l'homosexualité peut très bien y être attachée.

— *A partir de ce que vous aviez dit hier, j'ai certaines réflexions qui me viennent. Vous avez dit que l'hystérique était manipulé par sa propre manipulation.*

Tout à fait.

— *Enfin, cette manipulation, je dirais, au fur et à mesure des âges a été dénoncée et nous arrivons maintenant dans une période où le pouvoir est quand même fortement remis en question. Et ce qui est très curieux, c'est de voir que le manipulateur a lui-même contribué à la dénonciation de la manipulation. Alors, nous arrivons maintenant à une recherche d'une certaine vérité dans le rapport entre les hommes et les femmes. Et nous parlions hier des nouveaux rapports homme-femme et on disait que la solution, c'est de se retrouver hors des liens de pouvoir. Alors, effectivement, si on se retrouve sur ce terrain hors des liens de pouvoir, c'est intéressant ; mais je crois que comme la société d'il y a un siècle a produit une certaine hystérie, est-ce que notre société n'est pas en train de produire quelque chose de semblable dans le fait où l'homme, maintenant, suite à tout ce mouvement social où on a remis l'autorité en question, l'homme est en train d'être culpabilisé, de se culpabiliser ? Donc, si on se retrouve hors des liens de pouvoir, d'accord, mais il me semble qu'il y a quelque chose de dangereux actuellement qui est cette culpabilité liée au pouvoir.*

(31) A ce que vous apportez qui, je dois dire, me satisfait assez bien sur la façon dont vous avez entendu ce que j'ai pu raconter hier, il faudrait peut-être ajouter la chose suivante : la référence à la structure nous permet effectivement de sortir du débat traditionnel « homme-femme » et qui, comme je le faisais remarquer tout à l'heure, ne manque jamais d'être un débat paranoïaque, c'est-à-dire de mettre en cause l'autre, au niveau d'impossibilités qui sont en fait propres à chacune des deux positions, et cela quel que soit le dévouement que l'un et l'autre peuvent déployer pour tenter d'y remédier. Donc, la référence à la structure nous permet déjà de sortir, je dirais, de ce type de ce que je me permettrais d'appeler de « bêtise ». Car il ne s'agit pas là ni d'une violence exercée par l'homme, ou de détour opéré par la femme, il s'agit là de conditions qui font que homme et femme sont en mesure de se rencontrer, même si ce n'est pas de façon satisfaisante ni parfaite et que ce qui nous importe c'est d'apprécier ces conditions et de voir si elles sont en quelque sorte fatales et nécessaires ou si le dispositif de structure permet éventuellement d'autres considérations. Ces autres considérations ont ceci de caractéristique, c'est qu'elles n'impliquent pas d'expression utopique, contrairement à ce qui s'est toujours avancé à propos de ce débat, ni non plus d'estimer qu'il suffirait de vouloir pour que ça se fasse : nous ne pouvons rien vouloir en dehors de ce que la structure permet ; le reste, c'est, je dirais, des accommodages, des accommodements qui ont toujours coûté plus cher que les déchirures effectives.

Donc, ce que nous pouvons considérer c'est non pas du tout quelque chose qui serait le

renoncement au pouvoir, mais au contraire, le fait de l'accepter à sa place, c'est-à-dire non plus dans la bêtise qui nous est ordinaire, c'est-à-dire soit de le réclamer dans un accomplissement totalitaire, soit de (32) protester contre ses effets néfastes, soit de nous révolter contre la violence qu'il exercerait, je dirais toutes ces traditions que nous entretenons autour des expressions du pouvoir et dont nous avons tous le témoignage, y compris le témoignage politique et historique, qui n'a jamais conduit à aucun progrès. Et donc, que nous serions enfin en mesure d'avoir à l'égard du pouvoir nullement ces attitudes que je me permets de qualifier de bêtes et de néfastes, qui sont communément les nôtres, mais au contraire, des attitudes de reconnaissance, dans tous les sens du terme, puisque c'est après tout ce qui nous autorise, ce qui nous introduit, ce qui nous permet une certaine jouissance ; mais qui, du même coup, nous épargne les impasses subjectives hystériques qui sont les nôtres à l'égard du pouvoir et donc nous permette d'envisager autre chose et, en particulier, de reconnaître ceci : c'est que le pouvoir ne peut être parfait, qu'il n'est pas de maître absolu, qu'il n'est pas de maître universel. Et que, à partir de ce moment-là, nous avons donc à reconnaître à la position féminine une spécificité : ne plus seulement chercher que la femme s'accomplisse dans le registre phallique, c'est-à-dire hystérique, c'est-à-dire qu'elle soit toute phallus – car, comme je le faisais remarquer, si une femme s'engage dans cette tentative, c'est aussi pour répondre à la sollicitation de son partenaire, je veux dire qu'elle témoigne de sa parfaite maîtrise à lui puisqu'elle sera toute phallus pour lui – et donc que le déplacement soit opéré qui permette peut-être de consentir à ce que la conjonction ne se fasse plus seulement entre quelqu'un qui serait dans la position de l'avoir ou de ne pas l'avoir à quelqu'un qui serait dans la position de ne pas l'être, mais dans la position de quelqu'un qui se spécifierait davantage d'être un homme mais en tant qu'il accepterait que le phallus n'est pas ce pouvoir universel et à quelqu'un qui serait effectivement une femme, de ne plus avoir besoin de se (33) soutenir dans cette toute phallicité. Donc, comme vous le voyez, il ne s'agit pas du tout d'une récusation du pouvoir, il s'agit bien au contraire de se mettre en ordre vis-à-vis de lui, ce qui n'est pas la même chose et donc d'inaugurer avec lui une relation qui n'est pas du tout du type de la réconciliation, mais simplement de la constatation que c'est là un effet de structure qui est essentiel, qui est inévitable, qui est propre à ce qui chez nous met en place la sexualité et que donc, c'est à reconnaître comme tel. Est-ce que j'ai précisé un peu ?...

— *Cela entraîne-t-il une organisation de la pathologie ?*

Mais elle entraîne effectivement tout ce que nous savons, c'est-à-dire que d'une part, nous nous révoltons comme vous le savez, nous avons cette pathologie en permanence sous les yeux, nous sommes soi-disant révoltés contre le pouvoir et en fait nous sommes éminemment suggestibles. Il n'y a pas plus suggestibles que ceux qui se révoltent contre le pouvoir, c'est-à-dire qu'ils sont prêts, du même coup, à... Ecoutez, j'ai eu, pendant un certain temps dans ma clientèle une femme qui était, qui est toujours homosexuelle ; particulièrement virile. Au point qu'elle a fonctionné un temps sur les trottoirs parisiens comme proxénète, elle avait des femmes qui travaillaient pour elle et elle a conservé d'ailleurs une présentation d'être le mec parfait. Vraiment, s'il y a du mec, c'est bien elle. Elle se faisait régulièrement jeter dehors par les médecins qu'elle allait voir parce que dans leur salle d'attente, elle déclenchait toujours une insurrection parmi les patients ou les patientes qui étaient là, hein – toujours : « Vous attendez ? Vous acceptez d'attendre ? Mais enfin, qu'est-ce que c'est que ça ! » Elle allait taper à la porte, comme ça... Vraiment quelqu'un à qui on ne la fait pas. Donc, c'est vraiment (34) quelqu'un à qui la question du pouvoir, hein, on ne la lui fait pas ; elle ne respecte rien ; un policier dans la

rue lui dit quelque chose, alors là, vraiment, il a pas de chance, hein ! Il va s'en souvenir ! Et ainsi de suite. Eh bien, sa pathologie, c'est qu'il suffit que quelqu'un lui dise quelque chose d'anodin, du genre : « Ah, ben dis donc, t'as mauvaise mine aujourd'hui » pour qu'aussitôt, elle accoure chez le médecin : « Mais qu'est-ce que j'ai ? Regardez mon oeil ! Je me sens d'ailleurs... »

(...) mais le problème n'est pas un problème de statistique, non, c'est qu'il l'a dit : et à partir du moment où il l'a dit, c'est donc doté d'un pouvoir tout à fait supérieur. Et donc, on voit très bien l'illustration que je disais tout à l'heure, c'est que notre récusation de la maîtrise, de toute maîtrise, ne nous libère absolument pas pour autant mais nous rend éminemment suggestibles. C'est pourquoi ce serait une tout autre relation à la maîtrise que nous aurions, enfin, grâce à la structure, à mettre en place, à promouvoir, à reconnaître. Ça ne veut pas dire que nous ne serions plus dupes, mais en tout cas, nous pourrions, si je puis dire, mettre à sa place. On pourrait là-dessus parler longtemps et beaucoup, tant les exemples sont abondants du malaise dans lequel nous sommes effectivement à cet égard, et d'un malaise irréfléchi et que les philosophes ont sûrement le tort de ne pas soumettre à leur réflexion et, je dirais, au pouvoir de la rhétorique, car la rhétorique a aussi ses pouvoirs, je veux dire qu'elle peut aussi aboutir là-dessus à un certain nombre de conclusions. Il n'y a pas que l'analyse.

— *Est-ce que c'est cette réflexion-là qui vous a amené... Vous avez fait évoluer le concept de signifiant maître. Disons qu'il y a dix ans, le discours du maître, d'abord, ça suscitait un autre commentaire, une autre image : plutôt l'au-moins-un qui échappe à la castration, (35) plutôt de ce côté-là ; c'était plutôt haro sur le maître. Maintenant, vous en donnez, me semble-t-il, une autre définition, puisque vous insistez sur le fait que le maître, il est dans la castration ; et vous le proposez même comme une sorte de lieu vers lequel il faudrait aller, pour échapper à... Alors — parce que ça se complète avec le couple de l'hystérique et du maître — il y a des idées qui circulent à propos de l'hystérie, comme quoi elle met le maître sur le trône, mais c'est pour le castrer. Alors qu'il me semble que vous avez expliqué la dynamique de la relation au maître beaucoup plus du côté de la nécessité pour elle de l'insatisfaction que dans le mouvement ou la nécessité pour elle de castrer le maître, ce qui, évidemment, change tout à fait la dynamique de la relation. Je me disais que prendre la chose comme ça dans la cure, c'était aussi éviter certaines impasses. Peut-être qu'une conceptualisation là, du rapport entre l'hystérique et le maître, avec ce qu'elle peut jouer dans la cure par rapport à l'analyste — elle ou il — évite de tomber sur le conflit et la rupture.*

Comment vous répondre ? D'abord, je ne suis pas certain que je dise des choses là-dessus différentes d'il y a dix ans. Je ne crois pas qu'il y a là-dessus de ma part une évolution et il y a déjà dix ans, justement, par exemple, ce que certains de nos amis pouvaient me reprocher dans cette Ecole qui fut la nôtre, c'était justement d'accorder au concept, qu'il soit de Freud ou qu'il soit de Lacan, une place, une valeur qu'une interprétation de la psychanalyse venait récuser. Une interprétation qui voudrait que, en quelque sorte, le concept soit ce qui dénature les mouvements ou les expressions de l'inconscient et en soit le système de réfraction qui, justement, dénaturerait l'originalité de l'inconscient en le faisant passer dans un discours de maître. Et c'est assurément un point de vue qui continue, (36) qui persiste dans une certaine façon de concevoir la psychanalyse, c'est-à-dire qu'il faudrait que toute clinique, en quelque sorte, soit évitée, pour que nous nous intéressions, chaque fois qu'à des histoires de cas à propos desquels les concepts devraient être laissés à l'écart, n'est-ce pas, et que nous aurions chaque fois à entendre dans leur originalité parfaite. Or, ce que nous savons, c'est que cette façon de prendre les choses est justement une façon de récuser ceci : c'est-à-dire de récuser ce fait que, serait-ce dans

l'inconscient, le signifiant maître est toujours à l'oeuvre, que ce que nous retrouvons dans l'inconscient, c'est une série de signifiants maîtres ; et que à les ressortir, nous perdrons une part essentielle de leur prix, de leur valeur, à refuser de reconnaître qu'ils ont agi et qu'ils agissent en tant que signifiants maîtres. Et que donc, les concepts ne sont pas une façon de dénaturer – ce qui serait l'original, le naturel de l'inconscient – mais une certaine façon, au contraire, de réintroduire dans le jeu de l'inconscient la spécificité propre à certains signifiants d'agir comme signifiants maîtres. Il y a donc là une réappropriation qui me paraît avoir son prix.

D'autre part, le maître dont il est fait état, ce n'est pas, si je puis dire, le maître absolu, l'au-moins-un ; l'au-moins un que vous évoquiez, c'est justement cet idéal que cherche à réaliser l'hystérique dans cette conjonction de l'être et de l'avoir et en tant qu'il échapperait à toute castration. Mais les maîtres auxquels nous avons affaire, c'est-à-dire ceux qui s'autorisent du S_1 , ne valent jamais que par délégation de ce maître absolu et, comme Lacan le fait remarquer, le roi lui-même ne vaut que par délégation de ce maître absolu et, comme il le dit, le roi qui se prendrait pour un roi et qui oublierait qu'il n'est là que par délégation, ce roi-là ne serait pas bien, il n'irait pas bien ; et que le roi est justement celui qui éprouve éminemment qu'il n'est là que par délégation et que son pouvoir, justement, ne (37) tient qu'au respect d'un certain nombre de lois. Donc, le S_1 n'a jamais été autre chose, je dis bien, que ce qui, là, s'autorise de la castration ; et c'est effectivement ce que l'hystérique essaye, elle, de tourner depuis sa place, en faisant, elle, en quelque sorte, parler, sans le détour du S_1 , ce qui serait le maître suprême lui-même, en lui donnant, en s'en faisant, si je puis dire, le simple « haut-parleur » ; il parlerait en elle directement. Donc, je crois que S_1 n'a jamais pu s'entendre autrement.

Maintenant, quant à la vocation de l'hystérique, c'est pas tant de castrer, si je puis dire, seulement le maître, mais comme la formule le dit très bien, d'avoir un maître qu'elle puisse régir, qu'elle puisse gouverner. C'est-à-dire de réaliser avec lui cette conjonction d'un avoir qui, effectivement, permettrait à l'être de s'accomplir ; il ne s'agit pas, là encore, d'une méchanceté de sa part, ou d'une ruse ou d'une astuce, mais il s'agit bien de réaliser cet impossible du conjugo, cet impossible d'un rapport sexuel qui serait là, enfin, réalisé, grâce à ce maître, mais qu'elle viendrait régir, qu'elle viendrait gouverner – ce qui est, comme nous le savons, une figure tout à fait banale de l'hystérie. Donc, je crois qu'il serait important d'être sensible à tous ces clivages et à toutes ces nuances.

– *Question inaudible.*

Si vous voulez, je répondrai tout de suite à votre deuxième question qui me paraît tout à fait pertinente. Lacan disait que la pensée de Kant était celle d'un célibataire. C'est-à-dire de quelqu'un qui ne se trouvait pas confronté à la question de l'impasse sexuelle. Le problème, concernant la façon dont le psychanalyste a à apprécier le pouvoir, tient en ceci : c'est que dans la mesure où le sexe est pour nous dans le règne animal – et c'est là notre spécificité, notre bizarrerie et notre (38) pathologie – n'est pas naturel, mais est conditionné par cet artifice qui est d'être mis en place par le langage et donc de nous introduire dans un registre, un domaine ayant des lois qui lui sont tout à fait propres et qui n'ont plus rien de biologique, même si ces lois s'imposent à la biologie, d'une certaine façon, le problème est donc de spécifier ces lois. Quelles sont-elles ? C'est que l'objet du désir ne se met en place, en tant que par exemple le phallus pourra venir le représenter, qu'à la condition d'une perte symbolique, c'est-à-dire, donc de ce qui fait qu'il ne sera pas au pouvoir du signifiant de le maîtriser. Le signifiant pourra le représenter –

même, de façon plus précise, Lacan dira que ce que représente le signifiant, c'est un sujet, en tant que ce sujet est tendu par un désir, celui du phallus, mais en tant qu'il n'est pas au pouvoir du signifiant, ce phallus, de le maîtriser – et que le signifiant exerce, du même coup pour nous, parlêtres, un effet de pouvoir c'est-à-dire un impératif qui est, pour Lacan, et pour sans doute le psychanalyste, l'impératif catégorique et qui est de nous dire : jouis ! Et c'est un impératif auquel nous n'échappons pas, sauf par la catégorie, dans le registre de la sublimation. Encore que, comme vous le savez, l'un des tourments des mystiques, par exemple, a été de pouvoir accomplir cette sublimation sans qu'elle soit pour eux source de jouissance. Ça a été, comme nous le savons, l'un de leurs grands scrupules : comment parvenir à être sublime et ne pas avoir ni à en jouir, ni même à l'offrir comme jouissance au regard de Dieu. Ce qui n'est pas simple...

Donc, il y a un impératif propre au signifiant et qui, du même coup, s'exerce pour le sujet et qui est celui de la jouissance et avec lequel nous tâchons de nous débrouiller, de toutes les façons que l'on sait et que je ne vais pas reprendre : que ce soit en l'accomplissant, que ce soit en nous en défendant, que ce soit en essayant de nous en abriter : de toutes les manières que l'on sait. Et donc, (39) le pouvoir, ce qui le fonde, c'est originellement ce dispositif-là ; et les pouvoirs – y compris les pouvoirs politiques – ne prennent leur assise, leur légitimité que de ce qui, au départ, dans le signifiant, nous astreint à la jouissance. Et c'est pourquoi, d'ailleurs, de façon inévitable, mais quand même remarquable, la jouissance est un problème aussi politique. Ça ne se sait pas. Et comme on dit : il y a aujourd'hui des problèmes de société ; eh bien, les problèmes de société concernent le politique. On ne sait pas pourquoi, après tout. Pourquoi est-ce que les gens n'auraient pas le droit de jouir comme ils l'entendent ? Pourquoi est-ce que c'est un problème politique ? Parce qu'il est bien perçu quelque part que c'est lié, que c'est noué. Ce qui fait donc que ce que l'on pourrait appeler « notre mise en ordre à l'égard du pouvoir », ce serait d'abord de le reconnaître dans cette instance originelle et donc, à partir de ce moment-là, concevoir que tous mouvements à son endroit seront des mouvements qui seront beaucoup plus commandés justement par le fait que ce pouvoir nous astreint à une jouissance qui rate, à une jouissance qui ne va pas et que donc, nous avons raison de nous insurger contre lui ; mais nous avons pu constater et nous savons aussi par structure que toutes nos insurrections ne peuvent aboutir qu'à faire que ça empire, si j'ose dire ; et que donc, nous pouvons enfin aujourd'hui penser tout cela autrement. Voilà donc, si vous le voulez, un rappel de ce qui devrait nous calmer vis-à-vis du pouvoir et, je dirais, du même coup, peut-être nous permettre également une pensée politique plus sereine et peut-être tout à fait différente.

Nous avons entrepris à Paris une expérience assez risquée et qui consiste justement à vouloir faire entendre la position psychanalytique à l'égard des faits politiques. C'est risqué parce que, justement, c'est immédiatement récusé : le psychanalyste n'a pas à se mêler de cela ; et il risqué dès lors de paraître comme un partisan, c'est-à-dire de prendre (40) place dans le champ politique habituel que l'on connaît et, à ce moment-là, sa parole est au service de tel ou tel camp et alors il n'y a plus rien à en attendre ni à en espérer... C'est pas tout à fait ça ! Si le discours psychanalytique a quelque chose à dire dans le champ politique, c'est justement à partir de ces quelques remarques que vous induisez, que vous rappelez et que, très légitimement, vous ranimez.

Maintenant, votre autre question concernant le concept. Le concept..., justement, là aussi la psychanalyse a quelque chose à dire. C'est que le concept tel que la psychanalyse l'envisage, ne relève pas d'un métalangage, parce que, dit-elle, il n'y a pas de métalangage, il n'y a pas – c'est l'expression de Lacan – dans l'Autre quelqu'un qui nous donnerait le mot dernier ; et,

comme vous le savez, les métalangages ne se tiennent que de s'emboîter indéfiniment les uns dans les autres : ce qui veut bien dire qu'en dernier ressort, il n'y a pas de métalangage dernier, que chacun est supposé donner la justification logique de celui qui lui est sous-jacent. Une hiérarchie. Eh bien, justement, c'est ce que la psychanalyse introduit d'emblée à propos du concept, ni en assurant son autorité de ce qui serait un métalangage supérieur, ni non plus en faisant valoir sa relativité comme nous introduisant à un scepticisme, je dirais, dernier, mais en faisant valoir que le concept ne vaut jamais que – et c'est là quelque chose que Lacan dit dans les premières pages de son séminaire *Encore* – que ne nous permettant jamais qu'une approche analogue à celle du calcul infinitésimal. Autrement dit, nous permettant une approche, peut-être aussi près que possible, mais quelque chose qui n'est jamais qu'une approche et jamais une saisie. C'est en cela qu'il s'agit de défaire le savoir de sa conceptualisation hégélienne pour lui restituer là, d'emblée, sa place, ce qui n'est aucunement le diminuer, le concept, mais lui reconnaître le fait que, étant un (41) signifiant, il a sa limite et que sa limite ne l'empêche aucunement d'être opératoire, bien au contraire et qu'il y a à reconnaître sa valeur opératoire, dans cette limite même. Et cela vaut évidemment aussi bien pour les concepts de l'analyse, n'est-ce pas. La question sur laquelle j'ai terminé hier, en réalité, ça aurait mérité que je commence par là. C'est le problème de savoir si nous sommes voués à une interrogation destinée à rester éternellement ouverte, c'est-à-dire à rester jamais sans réponse, ce que suppose, justement, le métalangage : un étagement, comme ça, de métalangages mais qui restent inéluctablement ouverts : on ne peut pas savoir. Et Lacan avait donné pour titre à sa revue : *Tu peux savoir, Scilicet*. Tu peux savoir quoi ? Eh bien, savoir que cette répétition n'est pas indéfinie, qu'elle vient à se fermer sur quelque chose qui est essentiel et qui est cet objet a, que c'est lui qui est la cause et que donc, là, nous fonctionnerions comme si on ne pouvait jamais savoir et comme s'il y avait cette perpétuation, cette répétition, infinie de la question : il y a une réponse. C'est-à-dire : il n'y a là jamais que l'objet cause de ton désir.

— *Vous admettez que c'est une réponse qui présente cet intérêt d'être paradoxale... ? Je suis un peu étonné de voir que vous ne faites jamais intervenir ces catégories-là (...) dire que Kant a une pensée de célibataire : je trouve que c'est un peu plus compliqué que ça (...) statut de la limite.*

Mais ce que vous avancez là maintenant tourne entièrement autour de ceci : c'est que cet objet a n'existe pas. L'articulation psychanalytique est de témoigner de la réalité dudit objet, c'est-à-dire que cet objet est un objet réel qui, en tant que tel, justement, a à venir sortir du champ scopique... Je m'amusais l'autre jour à dire ceci : que la psychanalyse ne nous offre pas un concept du monde mais elle est un (42) concept de l'im-monde, c'est-à-dire, précisément, de l'objet a. Et ce que nous croyons savoir c'est que cet objet est bien un objet réel, c'est-à-dire que les fèces, que le sein, la voix, le regard, pour reprendre ceux que, à la suite de Lacan, nous isolons comme objet a, que ces objets ont une existence réelle ; ils viennent tenir la place, dans le discours, de ce qui est un pur trou, de ce qui effectivement fonctionnerait comme s'il n'y avait pas de réponse dernière. Il y a là, effectivement, un pur vide, un pur manque ; mais dans la mesure où nous répondons à ce manque, à ce défaut dans l'Autre par cet objet qui dès lors nous organise comme désirants, il y a cette réponse qui est la réponse ultime et au-delà de laquelle il n'y a effectivement rien.

— *Mais cette réponse, il faut quand même bien tenir compte que, précisément, c'est un tenant lieu d'un réel qui est conçu précisément comme étant le trou ?*

Ce n'est pas un tenant lieu d'un réel. C'est que le réel s'impose à nous, que nous y tenions ou pas. Il ne s'agit donc pas d'un tenant lieu, mais du fait que nous venons répondre – et ça ce sont des expériences qui sont plus psycho-pathologiques que liées à simplement la réflexion – nous avons le témoignage que nous répondons à l'impératif propre au langage en y engageant ce que Lacan reprend de ce joli terme venu du *Marchand de Venise*, nous y engageons cette livre de chair, cette partie de nous-mêmes qui répond, en quelque sorte, à ce vide dernier par le désir qui dès lors nous soumet à son impératif et par la jouissance qui, aussi bien, est le prix de cette perte. Et que nous ne pouvons jouer à quelque chose qui serait soit le scepticisme absolu, soit la relativité radicale, soit le fait qu'il n'y a pas de réponse dernière, qu'à la condition de mettre entre parenthèses, de forclure la question, justement, pour nous, du désir et qui fait que nous ne sommes sujets qu'en tant que (43) sujets d'un désir et organisés par le désir.

Le reproche que fait Lacan à la philosophie, y compris en disant que ça ne serait que « filousophie », façon provocatrice de condenser en un mot ce type de problèmes, c'est bien ceci, c'est que la philosophie traite le sujet..., ne serait-ce que quand Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, ceci est un cendrier, il a cette forme, etc. Est-ce que je suis sujet de la perception ou est-ce que je suis d'abord sujet du désir ? Le propre de la psychanalyse c'est de s'en tenir à ce qui semble être non pas tant un postulat que ce que semble bien nous assurer la clinique à laquelle nous avons affaire, c'est que le sujet, c'est primordialement le sujet du désir. Les autres ne sont que les ersatz en quelque sorte, que nous essayons d'organiser à partir de cette place et que notre pensée, y compris philosophique, ne peut en quelque sorte partir que de cette vérité, car en voilà une. Par exemple, j'ai essayé de lire le livre de Juranville. J'ai été un peu découragé parce que, dès le départ, il dit quoi ? C'est que la philosophie, comme la psychanalyse, on dirait, part de cette question, c'est qu'il n'y a pas de réponse dernière. D'abord, elle ne part pas du tout de cette même réflexion et ensuite, c'est radicalement faux. Car la psychanalyse nous apprend que pour répondre à la question du sujet – qui est la question qui nous tourmente, comme elle tourmente la philosophie, même si elle l'inscrit dans la rubrique de l'être – eh bien, la seule façon de poser la question et, je dirais, la façon dont nous la vivons, c'est celle-là.

Maintenant, ce que vous dites : je ne me suis pas servi de ces catégories : symbolique, imaginaire, mais je le peux. Je ne m'en suis pas servi pour ne pas, par souci, sans doute abusif de ne pas alourdir ou compliquer l'exposé ; mais la limite ne se présente que dans le registre du symbolique. Le champ de l'imaginaire se caractérise de ceci : c'est qu'il récuse la limite ; il se présente d'emblée comme total ; et vous ne pouvez accéder à la notion de limite – et ça aussi (44) c'est une grande catégorie vérifiée par la clinique – vous ne pouvez accéder à la notion de limite que dans le registre du symbolique. L'imaginaire, c'est plutôt, je dirais, ce qui se gonfle, ou s'accroît sans fracture. Il y aurait là, grâce à votre question, tellement de choses à reprendre ou à discuter...